l'immunité parlementaire pour MM. Naquet, Antide Boyer et Henry Baret.

Après le vote sur les poursuites, plusieurs membres ont demandé d'insérer dans leur rapport un projet de résolution, tendant à la constitution d'une commission d'enquête. Cette proposition a été repoussée par six voix contre cinq.

Il est à remarquer que deux membres de cette majorité avaient déclaré qu'ils s'associeraient à une demande d'enquête, à condition que la résolution ne figurât pas dans le rapport et fût prise par conséquent en dehors de la séance.

La commission a ensuite élu comme rapporteur M. Lemoine député des Côtes du Nord. Il a été décidé que les termes du rapport seraient ceux du rapport de M. Millerand en 1892, alors que des demandes de poursuites furent dirigées contre MM. Rouvier, Jules Roche etc. On dit que ce rapport, extrêmement concis, n'aurait pas plus de dix lignes.

Une commission d'enquête

Après la séance de la commission, sept de ses membres : MM. Le Hérissé, Rouanet, Chapuis, Deville, Dejeante, Mougeot et César Duval, ont décidé de déposer demain, sur le bureau de la Chambre, après la discussion sur le rapport Lemoine, le projet de résolution suivant :

« La Chambre décide qu'il y a lieu de reprendre et de compléter l'enquête ordonnée par la Chambre en 1892 sur le Panama, de discuter les conclusions de cette enquête et de nommer, à cet effet, une commission chargée de procéder aux recherches nécessaires. »

Il s'agit de discuter le rapport Vallé. On peut être assuré que de très vifs débats se produiront à cette occasion.

De l'attitude de certains membres de la commission on conclut que de nouvelles demandes de poursuites se ront déposées demain.

Paris, 29 mars, 1 h. 45 matin. — Les quatre députés pour lesquels une nouvelle demande de poursuites serait déposée demain comprendraient, en dehors du modéré de marque, deux radicaux et un socialiste.

Une lettre de M. Naquet

M. Naquet a adressé, au président de la commission des poursuites, un télégramme dans lequel il déclare que, se trouvant indisposé à Londres, il n'a pas encore pu rentrer à Paris, mais il annonce son intention de revenir incessamment pour se justifier.

M. Théophile Mougeot a donné communication de ce télégramme à la commission en présence du procureur général qui a fait savoir que, de son côté, le parquet avait été informé que M. Naquet se disposait à venir se présenter devant la justice.

L'instruction

Paris, 28 mars, 11 h. 45 soir. — La confrontation Arton-Saint-Martin s'est prolongée jusque près de 8 heures. M. Saint-Martin a opposé, aux récits d'Arton, des dénégations énergiques, le traitant de faussaire, menteur, voleur, etc.

Peu après, un garçon de la Chambre des députés, envoyé, dit-on, par le garde des sceaux, venait chercher M. Le Poittevin.

M. Naquet n'est point encore rentré à son domicile, mais la concierge répond qu'il est attendu demain lundi.

Les nouveaux compromis

Paris, 29 mars. — La *Libre Parole* de demain prétend que M. Le Poittevin aurait déclaré à la commission qu'il existait des preuves probables contre les quatre députés suivants : MM. Rouvier, Goiran, député radical des Deux-Sèvres, Jullien, député radical du Loir-et-Cher, et Clovis Hugues, député socialiste de Paris.

Toujours d'après la *Libre Parole* :

« M. Le Poittevin aurait cité également le nom de M. Burdeau, ancien président de la Chambre, ancien président du conseil, qui aurait été l'instigateur d'Arton pour les députés à corrompre. »

LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

Départ du prince royal de Grèce

Athènes, 27 mars, 1 h. 25 matin. — Le prince royal de Grèce est parti à minuit pour Volo, accompagné des princesses Sophie et Marie. Le départ du prince a été marqué par une grande manifestation de la population. Une adresse a été remise au prince à sa sortie du palais.

Athènes, 28 mars. — C'est à Phalère que le prince Constantin s'est embarqué. La décision au point de vue de la déclaration de guerre dépendra du résultat des négociations engagées en Europe.

La situation en Crète

Athènes, 28 mars. — Les communications télégraphiques continuent entre les légations des puissances à Athènes et leurs gouvernements respectifs. Les musulmans d'Héraklé on ont l'intention de demander l'immigration des Turcs en Crète pour remplir les vides créés par les trois dernières révolutions crétoises.

Nouveaux massacres

Constantinople, 28 mars (source anglaise). — Le bruit court que des troubles auraient éclaté à Arbab, au nord de Tokat.

C'est exactement quatre cents Arméniens qui ont été tués lors des massacres de Tokat.

On signale une agitation croissante des esprits dans le vilayet d'Adana.

Ici, on craint une nouvelle tentative de la part des comités arméniens ou Jeunes Turcs. De nombreuses arrestations ont eu lieu parmi les élèves de l'Ecole de médecine.

Le combat de Chazi

La Canée, 28 mars. — Les pertes que les Turcs ont éprouvées au combat de Chazi près de Candie ont été très importantes. Demain les Turcs tenteront de ravitailler le fort de Kyssamo.

La presse anglaise

Londres, 28 mars. — Les journaux de ce matin dimanche constatent que le blocus de Crète n'a pas encore donné les résultats désirés. Ils sont unanimes à espérer que l'entrevue de lord Salisbury et de M. Hanotaux hâtera la solution de la crise en Orient.

Le *Sunday Times* se promet beaucoup du concert européen. L'*Observer* ne comprend pas que lord Salisbury prenne ses vacances en ce moment ; il espère que son entrevue avec le ministre français aura les résultats qu'on en attend. « Il est certain, ajoute l'*Observer*, que le départ du chef du *Foreign Office* dans les conjonctures présentes indique qu'aucun changement n'est à prévoir dans l'attitude des six puissances ».

Bruit à confirmer
Les marins français manquent de vivres

Cologne, 28 mars. — On télégraphie de la Canée à la *Gazette de Cologne*, la dépêche suivante que nous reproduisons sous réserves :

Les marins français stationnés à Sitia, ont été forcés, à cause du manque de vivres et de bois, d'entrer en pourparlers avec les insurgés. Ces derniers ont consenti à fournir les vivres et le combustible nécessaires, à condition qu'il n'en serait point cédé aux musulmans.

NOUVELLES DU JOUR

Récits de naufrages

Londres, 28 mars.— Une dépêche de Greenock annonce que le steamer *Yanavira* est arrivé dans la soirée de New-Port (Etats-Unis) ayant à bord seize survivants du paquebot *La Ville-de-St-Nazaire*, qui a sombré le 8 mars, près du Cap Hatteras.

Le *Yanavira* a rencontré, le 12 mars à 10 h. 40, par 31 degrés 25 de latitude nord et 71 degrés 22 de longitude ouest, une embarcation avec ses 16 hommes sans vivres depuis quatre jours et épuisés, quelques-uns presque fous.

Ces hommes racontèrent qu'ils était vingt-neuf dans leur canot, que treize périrent par suite de privations ; parmi ces seize hommes se trouve le second de *La-Ville-de-St-Nazaire*. Les naufrages ont été conduits chez le consul de France.

Un gardien de la paix meurtrier

Paris, 28 mars. — Un gardien de la paix, nommé Bourgeois, a tiré aujourd'hui sur sa femme deux coups de revolver qui l'ont grièvement blessée à la tête. Il a été immédiatement arrêté.

On pense que Bourgeois, qui jouissait de l'estime de ses chefs, s'est laissé emporter par un accès de jalousie.

Un krach à Epernay

Epernay, 28 mars. — Un krach formidable vient de se produire à Epernay : la Banque Deulin et fils a déposé son bilan. Le passif serait de 5 millions et l'actif s'élèverait à 1.500,000 francs seulement.

Nansen à l'hôtel de ville de Paris

La réception que la ville de Paris a faite à l'explorateur Nansen a été extrêmement brillante.

L'illustre voyageur, conduit par M. Bellan, syndic, qui était allé le chercher avec les voitures du conseil municipal, est arrivé à trois heures à l'hôtel de ville.

Il a été reçu au pied du grand escalier de la Préfecture par MM. Ruech et Breuillé, vice-présidents, qui l'ont introduit dans la salle des séances du conseil municipal.

A son entrée, la musique de la garde républicaine a joué l'hymne norvégien, et l'auditoire a éclaté en applaudissements.

M. Nansen a pris place dans l'hémicycle ayant à sa droite MM. Puech, vice-président du conseil municipal, Due, ministre plénipotentiaire de Suède et Norwège, à sa gauche, M. Breuillé, vice-président du conseil municipal, et le colonel Monteil.

Au fauteuil de la présidence était M. Sauton, président du conseil municipal, ayant à ses côtés MM. de Selves et Lépine et les membres du bureau du conseil municipal.

Dans les tribunes, on remarquait Mmes Nansen, Puech, de Selves, etc. M. Sauton souhaite la bienvenue à M. Nansen. M. de Selves prend ensuite la parole.

Nansen se déclare profondément troublé d'être associé, par les honneurs que lui rend le conseil municipal de Paris, aux plus grands explorateurs français contemporains et remercie surtout l'assemblée d'avoir eu la bonne pensée de fêter en même temps que lui ses vaillants compagnons du *Fram*.

Les Courses au Bois de Boulogne

Paris, 28 mars. — Prix des Marronniers: 1. Mathurine; 2. Mlle de la Bourdaisière; 3. Malibran.— Prix de Mars: 1. Montégut; 2. Danseur; 3. Quineville. — Prix des Sablons: 1. Champaubert; 2. Launay; 3. M. Gabriel.— Prix de Fontainebleau: 1. Nisard; 2. Ortie Blanche; 3. Fox.— Prix de Barbeville: 1. Vigoureux; 2. Blandy; 3. Quelus.— Prix Dollar; 1. Bonnet Vert; 2. Olmutz; 3. Le Basilic.

La santé du tsarewitch

Alger, 28 mars. — Le tsarewitch, qui, très fatigué par l'état de la mer pendant la traversée, était resté à bord depuis son arrivée à Alger, est descendu à terre, hier, pour la première fois ; il a fait une longue promenade en voiture aux environs et dîné dans un restaurant de la ville.

Ce matin il a fait une nouvelle promenade. Il n'y a donc pas d'aggravation dans son état de santé. Le tsarewitch restera à Alger jusqu'au 20 avril.

Décorations Japonaises

On écrit de Tokio le 15 février :

« Le Mikado a conféré à M. Félix Faure le grand cordon de l'ordre du Chrysanthème ; à M. Hanotaux, à l'amiral de Beaumont, commandant l'escadre française d'Extrême-Orient, et au général de Boisdeffre, la grand'croix du Soleil Levant ; et à l'amiral Sallandrouze de Lamornaix le grand cordon du Trésor Sacré. »

La situation au Tonkin

Paris, 28 mars. -- On mande de Saïgon à la date du 26 février :

« Le chef pirate Lanh-Tuc, son lieutenant Linh-Tich et le Quan-Tiang — ce dernier appartenant à la bande du De-Tham — ont fait leur soumission avec 19 de leurs partisans.

» Ces pirates aguerris et très bons tireurs étaient traqués depuis 1895. Ils faisaient des marches forcées de soixante kilomètres d'une traite pour échapper aux poursuites dont ils étaient l'objet.

» Cette soumission, qui sera vraisemblablement suivie de plusieurs autres, entraînera la pacification presque complète des provinces de Bac-Ninh de Thai-Nguyen et de Bac-Giang.

Le centenaire de Guillaume Ier

Berlin, 28 mars. — Le *Moniteur officiel de l'Empire* publie un rescrit impérial à propos de la célébration du centenaire de Guillaume Ier, où il est dit :

« L'empereur espère que Dieu lui accordera la faveur de conduire le peuple allemand par une route pacifique à une succession d'heureux progrès. »

L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL

Une conférence à Lille

Une très intéressante conférence sur l'assistance par le travail organisée par les *Unions de la Paix Sociale*, a été donnée dimanche à 4 heures à Lille, dans la grande salle des fêtes de la Société Industrielle, rue de l'Hôpital-Militaire.

M. le docteur Bouloumié, président du comité permanent de l'Assistance à Paris, est venu développer, dans une monographie très documentée, les bienfaits de l'assistance par le travail.

Me Delemer, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Lille, occupe la présidence, ayant, à ses côtés, MM. Béchaux, professeur à la Faculté catholique, et Guérin, secrétaire des *Unions de la Paix sociale*. Il présente, en quelques mots, M. le docteur Bouloumié, dont la réputation, dans le monde savant, n'est plus à faire.

« M. le docteur Bouloumié, dit-il, appartient à cette phalange d'hommes de cœur qui se consacrent à l'étude des sciences sociales, qui cherchent à soulager la misère sociale par des moyens sociaux. »

Après avoir rappelé le but poursuivi par les *Unions de la paix sociale*, les œuvres qu'elles soutiennent, il se hâte de donner la parole à l'éminent docteur Bouloumié.

Ce dernier s'excuse d'abord auprès de son auditoire.

« Je considère mon rôle, dit-il, comme doublement difficile. D'abord, parce que je viens parler de choses que l'on connaît très peu ici, ensuite parce que je crains fort de n'avoir pas l'éloquence qui rend si facile la persuasion.

» Je remercie l'*Union de la paix sociale* parce qu'elle fait une œuvre sociale d'assistance et de paix.

» Certes, ce siècle aura vu de grandes choses. C'est dans ce siècle que le travail a été rendu plus fécond et plus noble.

» Il faut remercier la science d'avoir rendu le travail obligatoire pour tous.

» La chose dont je vais vous parler ne se présente pas sous les couleurs les plus gaies. L'armée de la misère augmente. De plus en plus l'on déserte les campagnes, on afflue vers les villes, les bras deviennent trop nombreux et le chômage s'accentue de plus en plus.

» Le but de cette conférence est de faire connaître l'assistance par le travail, son organisation, son but, ses résultats. Je ne veux pas vous présenter l'assistance par le travail comme une panacée, mais au moins comme un moyen excellent de lutter contre la misère.

» Mais examinons d'abord le mal, nous verrons ensuite le remède.

» Parmi les malheureux, il y a d'abord les estropiés et les malades auxquels l'assistance par le travail n'est pas applicable. Ensuite, les sans travail, les nécessiteux, les vicieux.

» Quels moyens avons-nous de restreindre la misère : la Prévoyance et la Mutualité. La Prévoyance est difficile à réaliser, car souvent l'ouvrier gagne à peine de quoi payer son entretien.

» Nous avons de plus l'assistance. Elle est reconnue aujourd'hui comme un devoir social, on l'a considérée comme devoir d'Etat, il a fallu la réglementer. C'est pour cette raison qu'elle ne peut pas entièrement soulager la misère, car les règlements sont restrictifs.

» Mais envisageons l'assistance dans la forme plus spéciale qui nous occupe, l'assistance par le travail. Si l'on étudie l'histoire, on y trouve de nombreuses applications de l'assistance par le travail.

» Nous la voyons nationale, mais mal appliquée, en 1789 et 1848, donnant des résultats déplorables.

» Nous la voyons communale, dans beaucoup de villes où se trouvent des ateliers de secours.

» Mais l'assistance nationale et communale ne peut soulager toutes les misères. L'assistance privée au contraire, telle que nous la comprenons, offre constamment du secours à l'ouvrier sans travail.

» Nous avons vu que bien des gens désiraient sincèrement du travail. Nous avons cherché à les placer dans une situation nécessaire pour les faire sortir de la misère.

M. Bouloumié nous donne alors le détail d'une série d'enquêtes très intéressantes faites en Amérique, à Buffalo, à New-York, en Hollande, en France, en Allemagne.

» Sous quelque aspect que l'on envisage la question, dit-il ensuite, on remarque qu'il faut le plus possible organiser le travail et la charité. C'est le but que se propose l'assistance par le travail.

» Il consiste à donner momentanément à l'ouvrier sans travail, un travail, le plus souvent banal, en attendant qu'il reprenne ses occupations habituelles.

» Pour le mendiant de profession, qui est le pire voleur des pauvres, si au lieu de lui donner de l'argent, on lui donne des bons de l'assistance par le travail, il verra qu'on ne peut rien acquérir sans travailler et se remettra à la besogne. »

Le fonctionnement de l'assistance par le travail, telle que la pratique M. Bouloumié, est très simple.

La base du système est le « bon de travail ». Le bon n'a de valeur que si le porteur a travaillé.

C'est un moyen catégorique d'empêcher les fraudes comme celles qui se produisent à propos des bons de fourneaux économiques dont on fait un véritable marché à Paris.

Le bon constitue pour l'ouvrier qui le reçoit une carte d'entrée pour un établissement tenu par le bureau de l'Assistance. Puis, s'il travaille bien, il reste un moment pendant lequel on lui cherche un emploi.

Ces bons sont entre les mains des adhérents de l'œuvre qui en disposent sous leur responsabilité.

Après nous avoir donné des exemples des résultats de l'assistance par le travail, et parlé du mouvement qui se dessine en Europe et en Amérique en faveur de cette œuvre, M. Bouloumié fait appel en terminant au dévouement de l'assistance. Il émet le vœu que la législation secondât l'assistance par le travail et espère que bientôt elle sera organisée à Lille pour le plus grand bien de la classe ouvrière.

Me Delemer remercie en quelques mots l'orateur pour sa conférence si documentée et lève la séance.

LA MI-CARÊME

A ROUBAIX

Malgré un ciel nuageux, le temps, qui s'est maintenu au beau pendant la plus grande partie de la journée, a permis aux diverses sociétés de parcourir les rues de la ville durant la journée de dimanche.

Les promeneurs ont circulé en foule dès midi, dans les rues principales et sur les places.

De quatre à six heures dans certaines rues, il était difficile de se frayer un passage parmi les milliers de curieux qui se pressaient sur le passage des groupes.

La Grande-Place était noire de monde et les chars qui venaient tour à tour stationner devant la Mairie attiraient à leur suite un nombreux public.

Parmi les chars qui se sont montrés à partir de deux heures, plusieurs, ornés de tentures rouges, et construits sur le même modèle, portaient des figurants, appartenant au parti collectiviste, habillés également de rouge et coiffés pour la plupart du bonnet phrygien. Hommes, femmes et enfants chantaient sur des airs connus des chansons de circonstances ayant presque toutes trait aux élections municipales.

En somme, pour les collectivistes, la fête de la Mi-Carême a servi de prétexte à une manifestation électorale.

On a vu des conseillers municipaux dirigeant eux-mêmes, sur les chars, l'exécution des chants socialistes et révolutionnaires.

Une active propagande a été faite dans tous les quartiers et les chansons ont été vendues au profit de la caisse du parti.

On a remarqué que la plupart des groupes se sont arrêtés et ont stationné un certain temps en face des grands cafés, rue de la Gare et sur la Grande Place.

Voici des extraits des chansons collectivistes mises en vente de tous les côtés :

L'*Union ouvrière*, établie chez Mme veuve Marissal, estaminet du Palais, au Pile, colportait une chanson intitulée les : *Démocrates chrétiens*, paroles de Victor Capart.

L'*Orphéon des Anes*, établi à l'estaminet Cornil, rue de la Paix, chantait des couplets déjà connus sur le chômage. En voici un :

DEUXIÈME COUPLET

Chet qui a déjà un momint
Que les affaires y vont si drôle
Y a des bonnes et des mauvaises gins
Qui vinte nous dire ces paroles
Qu'chest de l'faute d'Imp'reur
De Turque au bin de la Crète
Que chet eusse qui font nous malheur
Et pourtant mi j'treuve que chet bête,

Sur l'air de l'*Internationale*, la chanson *Le devoir des Travailleurs*, était chantée par le groupe « La revanche ouvrière ».

PREMIER COUPLET

Debout la fourmilière humaine,
Pour que nous réclamions nos droits:
Il faut bien sortir de sa gaine
Le sabre vengeur quelquefois.
Depuis si longtemps qu'on nous berne
De l'espoir de vivre aisément
En travaillant sous la gouverne
De cette bande d'insolents.

Citons encore *L'situation de l'ouvri*, chantée par les « Anes réunis » L'auteur y revendique les trois huit

REFRAIN

Ouvris vous connichiz pouquo
Tous les ans qu'in a tant d'chômage
Ch'est qu'les patrons y n've ite pos
Nous accordez huit heures d'ouvrage,

D'autres groupes ont obtenu un vif succès de curiosité.

Nous devons citer, parmi eux, la société des gourmets roubaisiens, dont les membres très richement costumés chantaient une chanson réclame : *Hein ! Oh ! Eh ! Ah !* qui vantait les qualités du *Chocolat Parisien*, en vers assez bien tournés. En voici un couplet :

PREMIER COUPLET

Accourez braves Roubaisiens,
Achetez notre marchandise,
Le plus précieux de tous les biens
Fabriqué chez les Parisiens.
Hein ! hein ! hein ! !
Oui, notre chocolat,
C'est la meilleure friandise,
Et le nec plus ultra
Qui convienne à votre estomac.
Tra, la, la, tra, la la,
Tra, la, la, la, la, la, la } bis

Des jeunes gens du *Choral excentrique*, en habits bretons, vendaient une romance intitulée : *Les Joyeux Bretons*.

PREMIER COUPLET

Pour vous écouter nos chants,
Approchez gens de la ville.
De ces fiers lurons bretons
A l'humeur gai et facile
Et comme c'est aujourd'hui fête
Ecoutez not' chansonnette

REFRAIN

Vive la Bretagne
Et ces joyaux enfants (bis)
Qui savent tous, par leurs joyeux chants,
Egayer la campagne:
Car tous gaiement ils vont dansant,
Tout en chantant
L'belles chansonnettes
Des jours de fête
De leur canton
Et l'soir, quand l'cidre leur monte en tête,
Ils attirent toutes les fillettes
Qui viennent pour écouter leurs chants
S'allier aux joyeux bretons.

Très réussie la chanson pasquille : *La Gaiété du Jean-Ghislain* que les « Amis-Réunis », ont interprétée dimanche au milieu des rires de la foule.

REFRAIN

In a du chagrin
Tchand qu'in est malheureux
Faurot du plaigi
Pou faire passer
Cette maladie
V'nez au Jean Ghislain
Vous n'arez jamais
Pus d'chagrin.
V'nez dins nous quarti
Vous arez du plaigi.

Le groupe *Les Faux Prophètes* a certainement été un des plus jolis. Les astronomes qui le composaient prenaient leur rôle au sérieux, et rien n'était plus drôle que leur attitude. Le personnage principal, le grand prophète, a prononcé sur la Place un « formidable » discours, en vers, devant la foule ébahie.

Voici un extrait de cette poésie qui ne manque ni d'esprit ni d'originalité ;

Roubaix que ta bonté
Ton amour du travail, ton goût pour l'Industrie
Te rendent à jamais l'orgueil de la Patrie,
Que chez toi les pinsons, les coqs et les pigeons
La boule, le jeu d'arc et les accordéons
Conservent bien longtemps leur faveur méritée.
Que de tes musiciens la grande renommée
Se maintienne toujours, faisant de ton drapeau
L'emblème du Talent, du Mérite et du Beau.
. . . .
Que le car électrique
Ecrabouille plutôt deux chiens qu'un fils unique,
Enfin pour couronner un spectacle si beau
Fais qu'il ne manque rien au bonheur de Théo.
Pour le Paris-Roubaix le vétéran s'entraîne
Il saura revenir ici sans perdre haleine,
Et nous lui prédisons un triomphe certain
S'il court sur un vélo fourni par Constantin.
D'ailleurs, il a toujours l'ardeur de la jeunesse
Et ce n'est rien pour lui qu'une telle prouesse ;
Il réussira car il a du jarret.
Et le Roubaix du Sport, frémissant, l'œil au guet,
Sera prêt, le grand jour, à fêter son idole:
On verra le vainqueur monter au Capitole
Enrubané, fleuri, porté sur un vélo
Et la foule en délire acclamera Théo !
Ce sont là nos souhaits, que leur valeur te touche,
Car c'est la vérité qui sort de notre bouche.

Comme les années précédentes, la société des *Pitche et Mitche* a été particulièrement remarquée. Sa chanson en patois flamand a fait le tour des cafés et cabarets et les chanteurs ont été chaudement applaudis.

Voici un des couplets qui vantent tous le séjour de Roubaix :

DEUXIÈME COUPLET

Rebaix c'est in bon l'existence
Pour de zins qui aime bin le plaizir
C'était pu bon ville dans le France
Kom'niki hir vous le vas vir
Te vas mieux que dans de village
Dans de rue donsqui pas d'misous
Te faudra plus toyer de vaçes
Et trair' de lait à vont' couçons

Malheureusement tous ces groupes ont été obligés de battre en retraite, vers 6 heures. A ce moment, la pluie a commencé à tomber et bientôt une véritable averse a forcé promeneurs et masques à se réfugier dans les cafés.

Cependant, après une demi-heure, la pluie ayant cessé, les sociétés ont continué leur promenade.

Dans la soirée les masques, qui pendant la journée ne s'étaient pas montrés très nombreux, ont circulé par groupes dans tous les quartiers.

LA CAVALCADE

Dès neuf heures et demie, des groupes de curieux se rendaient place du Commerce, où devait se former le cortège, organisé par les commerçants du quartier de l'Epeule au profit de la *Bouchée de pain*.

Les sociétés et les chars arrivent bientôt et sont placés par rang d'ordre par les membres de la commission.

A dix heures et demie, le signal du départ est donné.

En tête marchent les postillons, puis viennent deux cavaliers portant des oriflammes tricolores. Viennent ensuite le char des trompettes « l'Ancienne », de chez Wattrelos, à l'Epeule; le char de la charcuterie et de la boulangerie; le char du Roi des cafés: le char de la Favorite, la meilleure de toutes les graisses; le char de la Semelle d'Acier; le char de l' « Orphéon » de la place d'Amiens; le char de la fanfare de Beaurepaire; une aumônière et la voiture du comité organisateur.

Tous ces chars très coquets, ornés de drapeaux tricolores, étaient montés par des personnages costumés avec goût et entourés de nombreux cavaliers et de quêteurs qui offraient au public des chansons vendues au profit de l'œuvre.

Le cortège a suivi l'itinéraire suivant : Place du Commerce, rue Descartes, rue des Arts, rue du Trichon, place du Trichon, rue d'Inkermann, rue de Lille, boulevard Montesquieu, rue de l'Epeule, rue de l'Alouette, rue du Chemin-de-Fer, rue de l'Alma, place de la Gare, rue de la Gare, Grande-Place, rue Neuve, rue du Moulin, rue de Ma Campagne, rue du Tilleul.

Rue de Lannoy, boulevard Gambetta, rue Pierre-Motte, Grande-Place, Grande-Rue, place de l'Abattoir, rue de l'Ommelet, rue Pellart, rue du Pays, rue de la Fosse-aux-Chênes, rue Saint-Maurice, rue Blanchemaille, rue de la Gare, rue Saint-Georges, rue du Grand-Chemin, rue de l'Epeule, rue des Arts, rue Descartes, place du Commerce.

Pendant le parcours, alternant avec la « Fanfare de Beaurepaire » et les trompettes « l'Ancienne », l'Orphéon de la place d'Amiens a fait entendre à plusieurs reprises une chanson, dont l'auteur est M. Ant. Bonvarlet.

Voici cette chanson dont les couplets sont vraiment touchants :

REFRAIN

Cent fois il vous sera rendu
Le sou de l'aumône
Béni soit celui qui donne !
Un bienfait n'est jamais perdu.

PREMIER COUPLET

Pour le pauvre qui tend la main
Apportez ici votre obole ;
Ses petits souffrent de la faim,
Leur mère au logis se désole !
Il est si doux de soulager
Le malheureux qui vers nous crie :
« Ah ! donnez-moi de quoi manger,
» Vous qui passez, je vous en prie ! »

DEUXIÈME COUPLET

Par pitié, jetons un regard
A la misère infortunée :
Nul ne connaît ce que plus tard
Lui réserve la destinée
A ce vieillard, à ce perclus,
A cet enfant, à cette mère,
A l'infirme qui n'en peut plus,
Donnons l'obole salutaire.

TROISIÈME COUPLET

Salut à vous, cœurs généreux,
A vous, Fondateurs de l'Asile
Où chaque jour le malheureux
Trouve du pain pour sa famille !
La Charité, le Dévouement
Qui sont prodigués au Refuge
Vous seront comptés amplement
Près de notre Souverain Juge.

Les *cordonniers* du char « La Semelle d'Acier » distribuaient avec de gracieux souvenirs une chanson ayant pour titre : Sur Acier et se chant sur l'air : La fanfare en carton.

En voici un extrait ;

PREMIER COUPLET

Ecoutez, Messieurs les Cyclistes,
Ce que je veux dire en deux mots,
Je veux parler d'un grand artiste
En chaussures, de Monsieur Boucau.
Vous aurez tous le pied à l'aise
Par son ingénieuse invention
N'éprouvant jamais de malaise,
On devient très fort en peu d'temps.

REFRAIN

Aux Vétérans, petits et grands,
Juniors et Seniors, en avant !
Chaussez les semelles d'acier
Vous n'aurez jamais mal au pied.

Dans toutes les rues une foule immense stationnait sur les trottoirs attendant l'arrivée du cortège.

Rue de la Gare, quand les chars sont arrivés en face du magasin de Mlle Bara, fleuriste, de magnifiques bouquets en fleurs naturelles ont été offerts aux figurants.

Partout les quêteurs ont trouvé le meilleur accueil de la part de la population, et les gros sous étaient jetés à profusion dans les chars.

Vers cinq heures la dislocation du cortège a eu lieu place du Commerce.

Cette fête, due à l'initiative de quelques personnes généreuses, a pleinement réussi, et nous croyons pouvoir dire que la recette a été excellente.

Au nom des malheureux, nous tenons à féliciter et à remercier les organisateurs.

A TOURCOING

La pluie qui est tombée dans l'après-midi de dimanche a quelque peu nui à la sortie des cortèges carnavalesques.

Ils étaient peu nombreux d'ailleurs : quelques chars, quelques groupes plus ou moins intéressants. Comme chansons de circonstance, rien qui mérite d'être signalé.

Dans la soirée l'animation a été un peu plus grande, surtout aux abords des cafés et des bals publics.

A WATTRELOS

La Mi-Carême a été un peu moins lugubre que le Mardi-Gras, d'où il ne faudrait pas déduire que Wattrelos sera jamais fervent du carnaval ; on voit passer « les masques » sans dédain et sans grand intérêt.

A signaler une société de célibataires endurcis, qui a son siège chez Duhamel-Beuscart, au Crétinier, une société de pinchonneux, du Haut Judas, et les amateurs de lapins clapiers.

A signaler encore la sortie des membres du parti collectiviste qui, sous la dénomination des « amis du parti » ont parcouru la commune en chantant le « chômage, » proclamant la nécessité de la loi de huit heures pour chasser le chômage des ateliers.

Vrais citoyens, pour chasser le chômage
Et la misère chez tous les travailleurs,
Réclamons tous les huit heures d'ouvrage
C'est la devise (bis) de tous les producteurs.

La soirée a été calme, quoiqu'il y eût, pour les estaminets, permission de deux heures du matin.

A CROIX

Beaucoup de masques dans les rues, mais les jolis costumes sont assez rares.

A remarquer le char du parti collectiviste de Croix-Wasquehal.

Le cortège, parti du Créchet, a parcouru les principales rues de la ville en chantant l'*Internationale* et l'*Alerte du travailleur*.

Un autre groupe vend une chanson intitulée : *L' boucherie chevaline, de chez Romain*.

Aucun incident notable à signaler.

A MOUSCRON

La journée de la Mi-Carême a été, cette année, assez calme à Mouscron. Dans l'après-midi de dimanche, quelques chars ont circulé en ville. Ça et là, quelques groupes de masques passent dans les rues en chantant.

Vers neuf heures du soir, un groupe de jeunes gens masqués, montant la rue de la Station, chantaient un refrain révolutionnaire.

A TOURNAI

Le cortège au profit de l'œuvre du monument français

Comme nous l'avions annoncé, dimanche a eu lieu, à Tournai, la sortie du cortège organisé par différentes sociétés de la ville au profit de l'œuvre du monument français.

A deux heures et demie les différents groupes se sont formés sur la place de Lille. Deux chars, l'un composé de la Société des Orphéonistes et l'autre représentant d'anciens groupes tournaisiens, participaient au cortège. On remarquait également les membres du comité exécutif du monument français. Plusieurs sociétés de musique prêtaient leur concours.

Le cortège s'est mis en marche vers trois heures et a suivi l'itinéraire suivant, au milieu d'une double haie de curieux : Rue Dorée, des Maux, Grande-Place, rues de Cologne, du Cygne, quais Dumon, St Brice, rue Royale, place Crombez, rues Beyaert, du Quesnoy, de Pont, des Puits l'Eau, de la Tête d'Or, de Paris et Grande-Place. Sur tout le parcours des collecteurs suivaient le cortège.

A l'arrivée, vers cinq heures, sur la Grande Place, la pluie est venu contrarier la fin du défilé. Un concert qui devait être donné à cet endroit par la musique de la *garde civique* n'a pu avoir lieu. Le reste de la soirée a été calme.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Nous avons dit que la Société Française d'Hygiène avait décerné une médaille de vermeil à notre concitoyen, M. le docteur Faidherbe.

Cette institution lui a également envoyé un vase de Sèvres, donné comme prix extraordinaire par M. le Président de la République, à l'occasion du concours annuel de la société.

Nous félicitons bien sincèrement M. le docteur Faidherbe d'avoir mérité, par ses travaux savants, cette flatteuse récompense.

Distinction honorifique. — Dans la liste des personnes qui viennent d'obtenir, du gouvernement, une mention honorable pour actes de sauvetage et de dévouement, se trouve le nom de M. Ernoult, industriel, à Roubaix.

La convocation des électeurs. — Nous avons reproduit hier le texte de l'arrêté préfectoral portant convocation des électeurs pour les élections municipales du 11 avril.

Une double erreur typographique s'y est glissée. Nous avons dit que l'élection aurait lieu d'après la liste électorale arrêtée au 31 mars 1892 ; c'est 1897 qui aurait dû être imprimé.

D'autre part, ce n'est pas à dix heures, mais bien à six heures, comme d'ordinaire, que le scrutin sera fermé.

La station de Carême à Notre-Dame. — Dixième conférence du R. P. Feuillette. — Dimanche, dans sa conférence, le R. P. Feuillette a traité de l'*Education religieuse*.

L'éloquent prédicateur a montré que la véritable éducation devait avoir pour base la religion.

Pour qu'elle donne de bons résultats, c'est-à-dire pour qu'elle forme des hommes de cœur et de caractère, capables de faire de grandes choses, l'éducation doit être avant tout religieuse.

Le jeune homme ne pourra acquérir les qualités viriles qui feront de lui un citoyen utile à la société, que si sa première éducation est forte.

La religion seule pourra lui donner ce caractère essentiel.

L'Assemblée générale des actionnaires de la Compagnie nouvelle des Tramways de Roubaix et de Tourcoing. — Dimanche à dix heures du matin a eu lieu, au Laboureur, l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie nouvelle des Tramways de Roubaix et de Tourcoing. Il y a été donné connaissance du bilan de l'exercice de 1896 se soldant par un bénéfice de francs 338.697.50.

Une proposition du Conseil d'administration, ratifiée par l'assemblée générale, a réparti ainsi qu'il suit ce solde créditeur : 5 0/0 aux 4.000 actions primitives, 100.000 fr.; réserve statutaire 5 0/0, 5.000; fonds d'amortissement, 100 000.

Dividende supplémentaire : 1 0/0 aux 4.000 actions, 20.000 ; 15 0/0 au conseil d'administration, 4.617 ; 10 0/0 au personnel, 4.617 ; réserve statutaire sur dividende supplémentaire, 1.539 ; solde à reporter à nouveau, 102.924 50.

Maison presque séculaire à Roubaix. — Elle est incontestablement une des plus anciennes. Nous voulons parler de la maison de merceries Carré-Desfontaines, située Grand'Place, n° 32, qui fut fondée en 1804, alors que Roubaix ne possédait que 8.000 habitants.

Nous avons visité hier la magnifique exposition d'été, que prépare cette maison de confiance par excellence.

Tous les articles sont des plus beaux et des plus avantageux. Du reste cette maison qui possède à Paris une succursale pour ses achats, est toujours à même d'offrir les plus hautes nouveautés.

Nous donnons à la 4e page un léger aperçu de cette exposition qui s'ouvrira le 29 courant et pendant la durée de laquelle (4 jours) tous les articles seront vendus à des prix exceptionnels de bon marché.

UN VIOLENT INCENDIE AU PONT-ROUGE. — Une maison entièrement détruite. — Dans la nuit de dimanche à lundi, un incendie activé par un vent violent a éclaté dans le quartier du Pont-Rouge, à Roubaix, rue St-Hubert.

L'alarme. — Un douanier, nommé Darlan, passait vers dix heures et quart sur la route du Pont-Rouge à Hem, quand il aperçut une lueur assez vive sous les tuiles d'une maison de la rue Saint-Hubert.

Il donna aussitôt l'alarme et bientôt tous les habitants du quartier, les consommateurs des cabarets voisins accouraient à ses appels. En même temps, l'avertisseur 42 sonnait au commissariat de Sainte-Elisabeth, pendant qu'un jeune homme venait avertir M. Squivée, commissaire du 3e arrondissement.

Les pompiers de Roubaix étaient également prévenus et la pompe à vapeur se mettait aussitôt en marche ainsi que la pompe du poste de police de la place Sainte-Elisabeth.

Les secours. — En attendant l'arrivée des pompes, les habitants du quartier s'étaient empressés de prendre les premières mesures.

M. Regnier, directeur des vidanges inondes appliquait une échelle contre une fenêtre du 1er étage de la maison incendiée afin de se rendre compte si personne n'était couché.

M. Louis Delcueillerie enfonça la porte d'entrée se mit à jeter dans la rue les quelques literies qui se trouvaient à sa portée et s'empara de papiers contenus dans une garde robe.

M. Lorthiois, garçon brasseur, pénétrait dans la maison contiguë et fit sortir deux enfants qui étaient couchés.

La pompe à vapeur de Roubaix arriva bientôt. Elle se mit en batterie près de la ferme Descats et bientôt deux lances inondèrent la maison de haut en bas.

La pompe à bras de la place St-Elisabeth puisait l'eau dans la cave de la maison voisine.

Les plafonds ne tardèrent pas à s'effondrer, et la maison ne fut plus qu'un vaste brasier, autour duquel s'élevaient les quatre murs absolument nus.

Vers minuit et demi, tout danger pour la maison voisine était conjuré.

Une foule nombreuse, composée en grande partie de gens masqués et travestis, stationnait sur le lieu du sinistre.

Le service d'ordre était assuré par M. Squivée, commissaire de police, avec une escouade d'agents, pendant que la gendarmerie se livrait à une enquête minutieuse.

La maison incendiée.— La maison incendiée est située, comme nous le disons plus haut, dans la rue Saint-Hubert, à peu près à l'angle du chemin de Hem. Elle appartient à Mme Descat, qui la louait à M. Dazin, brasseur, boulevard de Beaurepaire, à Roubaix. Celui-ci la sous-loue à un nommé Florimond Diderick, marchand de charbon.

Cette maison avait été autrefois un estaminet, renommé dans le quartier comme un lieu de rixes habituelles. Ce n'est que depuis quelque temps qu'elle ne servait plus de débit de boissons.

Personne ne s'y trouvait quand l'incendie a éclaté. M. Diderick était allé avec sa famille, composée de sa femme, de son père, de sa mère et de ses quatre enfants, passer la soirée chez des parents rue des Longues-Haies.

Les dégâts. — Les dégâts, couverts par une assurance, sont évalués pour la maison seule à 4000 francs environ.

Quant aux meubles, une partie a été déposée sur le trottoir d'en face, l'autre dans un magasin à charbon situé derrière la maison.

Les blessés. — Nous n'avons heureusement à enregistrer que des blessures assez peu graves. Un pompier, Samain, a été blessé à la main par des éclats de vitre, un autre a été assez fortement coupé à la figure.

Le meilleur beurre est le **BEURRE D'OOSTCAMP** rue du Bois, 13, à Roubaix, et dans les dépôts succursales (*Voir la liste des dépôts à la quatrième page.*)

La découverte d'une noyée, quai de Leers. — Quelques jeunes gens qui suivaient la digue du canal, dimanche matin, aperçurent, en passant au quai de Leers, le corps d'une jeune fille qui flottait à la surface de l'eau.

Aidé d'un marinier, ils parvinrent à retirer le cadavre qu'ils déposèrent sur la berge.

M. Squivée, commissaire de police du 3e arrondissement, prévenu, vint aussitôt faire les constatations d'usage. Le cadavre fut ensuite transporté à l'Hôtel-Dieu.

Le corps, qui ne porte aucune trace de violence, fut reconnu dans l'après-midi. C'est celui d'une jeune fille de seize ans, Julie Lechevin, dont les parents habitent rue Turgot.

Julie Lechevin était disparue depuis mercredi soir. On croit que la malheureuse s'est donné la mort dans un accès de fièvre cérébrale.

L'arrestation d'un expulsé. — Dimanche matin, un ouvrier tailleur, Théophile Murlot, âgé de 60 ans, sans domicile fixe, s'est présenté au bureau central de police et a déclaré aux agents de service qu'il se trouvait sous le coup d'un arrêté d'expulsion.

Cette déclaration ayant été reconnue exacte, Théophile Murlot, a été maintenu en état d'arrestation.

Menus faits. — Un ouvrier maçon, Louis Dewaele, âgé de 21 ans, demeurant rue de la Fosse-aux-Chênes, cour de l'Aigle d'Or, a été arrêté samedi soir, vers 10 heures, pour avoir brisé une fenêtre chez Mme veuve Wauquin, rue Turgot.

Louis Dewaele a de plus injurié les agents qui le conduisaient au poste.

Son succès va toujours grandissant et il est apprécié des gourmets, le délicieux beurre d'Oostcamp. 14138

Croix. — *Une séance récréative au patronage de la paroisse Saint-Pierre.* — La soirée récréative organisée par les jeunes gens de la paroisse Saint-Pierre, et qui a eu lieu dimanche à 6 heures, sous la présidence de M. l'abbé Declerck, curé de la paroisse, avait attiré près de huit cents personnes dans la vaste salle du patronage.

Le R. Père Hantschootte, missionnaire apostolique, avait tenu à rehausser de sa présence l'éclat de cette fête toute intime.

C'est la chorale de Saint-Pierre qui ouvre la séance par un chœur de Saintis : *Adieu des Pecheurs*.

M. le curé, prenant ensuite la parole, rappelle à l'assemblée que M. Eugène Duthoit, l'éminent professeur des Facultés catholiques de Lille, a bien voulu accepter de prendre la parole dans cette soirée récréative : « Est-il nécessaire de vous présenter M. Duthoit ? dit-il; d'ordinaire on ne présente pas des amis, et M. Duthoit est un ami. »

Le programme annonçait une conférence sur un sujet d'actualité; M. Duthoit a parlé sur le *Développement de la criminalité parmi les jeunes*.

Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une pâle analyse du superbe discours prononcé par l'orateur.

Ceux qui, en France, suivent de près le mouvement

---

plus à plaindre qu'à blâmer... Enfin, nous verrons!

— Donc, je vais partir pour Dijon.

— Oui ! — Là, tu chercheras ce fermier dont elle porte le nom. C'est cet homme qui l'a élevée.

— Il saura peut-être quelque chose.

— Tu apprendras tout ce que tu pourras. Ne néglige rien ; dans ces affaires-là, il n'y a rien de petit. — La chose la plus insignifiante en apparence est quelquefois la plus importante.

— N'aie aucune peur.

— Comme tu ne seras pas loin de Lyon, tu iras voir ce citoyen Bellenave. Il attendait cette lettre que Courriol a interceptée. -- Nous risquerions d'être trop longtemps si nous attendions le moment où Dubosc sera retrouvé pour savoir ce que contient ce pli mystérieux que le marquis de Coudray veut avoir à tout prix. Le citoyen Bellenave pourra te renseigner là-dessus.

— Bon. — C'est tout !

— En voilà assez pour le moment. Prends tes dispositions et pars au plus tôt.

— Quand tu voudras.

— C'est demain le jour du départ de la diligence.

— Eh bien ! je la prendrai.

— Tu m'écriras ici.

— C'est entendu.

— Tu n'as à t'occuper de rien. — Le citoyen Daubanton fera donner des ordres à ton inspecteur.

Quelques instants après, Louiset quittait la Fouine.

Il se rendait chez lui et il se disposait à faire ses préparatifs de voyage.

Quand à notre habile policier, il avait du travail.

— A quoi bon retourner aujourd'hui à la rue du Petit-Bourbon ? se dit-il. Je sais d'avance ce que le marquis peut faire. Il ira se promener aux environs de l'église Saint-Roch, pour savoir si la Bréban ne lui donne pas le signal convenu en pendant un foulard rouge à sa fenêtre. Ce qui le préoccupe le plus, c'est le pli mystérieux, c'est évident. Donc il n'a rien autre chose à faire. Mais il n'y a pas de prise de ce côté-là. — La Bréban est à l'Abbaye sous le nom d'Isidore, et elle y restera tant qu'elle pourrait me gêner au dehors. — C'est convenu avec le citoyen Daubanton... Du côté de la Feuillade, je suis tranquille. Je me suis entendu avec la femme de Lesurques et avec son cousin ; ils ne vendront pas le domaine !... Alors j'ai le temps d'agir. Je puis aller faire un petit tour à la Feuillade. J'ai besoin de faire connaissance avec Pierre le Candec, cet ancien serviteur du duc des Roziers qui, agissant sans aucun doute sur les ordres de son maître, a su demeurer à la Feuillade où il a bien certainement une mission de confiance à remplir... Je vais prévenir le citoyen Daubanton et je partirai au plus tôt. Voyons les jours de départ.

La Fouine consulta alors des notes qu'il avait sur son carnet. Il y avait inscrit les heures de départ et d'arrivée de toutes les messageries, car il pouvait souvent avoir besoin pour rechercher des malfaiteurs

— Ah! fit-il d'un air contrarié. — Ce n'est qu'après-demain matin.

Alors, il prit sur sa commode un petit indicateur des routes de France. Il le feuilleta rapidement.

— De Paris à Douai, — dit-il à mi-voix, tout en cherchant, — il n'y a que cinquante lieues. Avec un bon cheval, on fait ça en trois jours, sans le fatiguer, on pourrait même ne mettre que deux jours en forçant un peu. Je puis donc aller à cheval. — Mais sous quel prétexte me présenterai-je à la Feuillade ?.. Je puis m'entendre avec la femme de Lesurques qui donnera des ordres à Pierre le Candec en lui disant que je suis une personne qui vient visiter pour acheter !... Oui, cela se peut. — Ah ! si le marquis de Coudray sait ça, — et à coup sûr il en sera informé, — c'est ça qui l'inquiétera !...

« Cela dépend, — fit encore la Fouine après une courte réflexion — peut-être qu'au contraire c'est ce qui le rassurera. Il pensera qu'avec ce nouveau propriétaire, il pourra traiter plus facilement. Il espérera que celui-ci sera moins exigeant et qu'il ne laissera pas échapper une belle occasion de faire un gain rapide en revendant cette propriété avec une sensible différence de prix à son avantage. C'est très possible.

Au moment où notre policier se faisait raisonnement, il entendit frapper à sa porte.

— Tiens, — se dit-il, — qui vient me voir?

Et il alla ouvrir.

CHAPITRE XXIII
L'INCROYABLE

La personne qui parut était inconnue de la Fouine.

C'était un homme d'un certain âge. Son visage et toute sa personne portaient le cachet d'une distinction parfaite. Son costume était en drap bleu foncé, à l'exception de la culotte qui était en peau. Les cheveux étaient blancs. Ni barbe ni moustache sur la figure.

— Citoyen ?... fit la Fouine sur un ton interrogatif.

— Est-ce vous le citoyen Soulaines ? demanda le nouveau venu.

— Moi-même.

— Je viens vous voir sur l'indication que vient de me donner la citoyenne Lesurques que vous avez vue ce matin.

La Fouine fit entrer son visiteur.

— Je suis ingénieur, ajouta celui-ci. — Je me nomme le citoyen Eymery.

— Veuillez vous asseoir, citoyen.

— Le policier offrit son fauteuil à la Voltaire.

— Je suis un ami de ce pauvre Lesurques, fit l'ingénieur. Je devrais dire son meilleur ami... — c'est mon filleul.

— Ah ! très bien.

— Sa chère femme m'a appris que vous vous occupiez de cette épouvantable affaire de Lieursaint ?

— En effet...

— Et que vous étiez convaincu de l'innocence de Lesurques ?

— Absolument convaincu.

— Je vous remercie, je suis heureux de vous l'entendre dire... Non pas que j'aie jamais pu le croire coupable d'un crime aussi odieux... Ce pauvre Joseph est l'homme le plus honnête et le plus inoffensif du monde. Je l'aime comme s'il était mon fils!... Oh ! oui, mon fils... car il me le rappelle tellement. il lui ressemble physiquement. Ils avaient le même âge... même visage, sauf que Paul était brun, autant que Joseph est blond. Je vous demande pardon de vous dire tout cela qui est bien hors de propos dans les graves circonstances qui nous entourent...

— Mais non, citoyen, protesta poliment le policier, je comprends vos sentiments...

— Depuis que j'ai perdu mon fils... continua le citoyen Eymery...

— Il est mort ?

— C'est bien plus épouvantable que s'il était mort... on me l'a volé à l'âge de trois ans.

— Volé ?

— Oui, une troupe de bohémiens... je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était devenu. — Ah ! j'ai cherché longtemps... j'ai bien pleuré... je n'avais que lui au monde !... Enfin, lorsque je n'eus plus d'espoir, j'ai reporté toute mon affection sur Joseph, mon filleul. Les bohémiens avaient été retrouvés... Ils n'avaient plus mon enfant. Ils l'avaient tué peut-être... ou il était mort. On les a poursuivis pour un vol et condamnés aux galères... Je vous parle là de choses qui sont déjà bien vieilles. . vous étiez bien jeune sans doute à cette époque, si toutefois vous étiez déjà de ce monde... il y a plus de trente-cinq ans. — Enfin... je ne suis pas venu pour vous conter mes peines. Cependant je suis bien aise de vous avoir dit cela pour que vous sachiez bien quelle affection j'ai pour ce pauvre garçon... Parlons de lui.

— J'ai dit à la citoyenne Lesurques, fit la Fouine, que son mari lui serait prochainement rendu,

— Oui, elle m'a dit que vous lui aviez donné cet espoir.

— Ce n'est qu'une affaire de quelques jours. — J'ai découvert le véritable assassin, celui pour lequel Lesurques a été pris. C'est un nommé Dubosc. Dès demain, des agents vont être lancés dans toutes les directions, car le citoyen Daubanton ne négligera rien.

— Oui, je le connais, dit l'ingénieur. Je l'ai vu hier... C'est de vous sans doute qu'il m'a parlé, car il n'a pas prononcé votre nom. Il m'a dit qu'un des plus habiles agents de la sûreté s'occupait avec ardeur et intelligence de cette affaire, et que l'on ne tarderait pas à avoir des résultats satisfaisants, des preuves qui démontreraient l'innocence de Lesurques. Je suis donc venu vous voir pour que vous ayez la bonté de me dire ce que vous comptez faire, ce que vous espérez.

Alors La Fouine exposa au citoyen Eymery tout ce qu'il savait et ce qu'il comptait faire.

Il lui expliqua le crime de Lieursaint. Il lui dit son intention d'aller à la Feuillade,

L'ingénieur l'avait écouté avec l'attention la plus soutenue.

Il admirait la sagacité et le flair admirable de cet homme qui avait pu pressentir ainsi une intrigue qui devait être aussi abominable qu'elle était mystérieuse.

Quand il eut achevé :

— Eh bien ! dit le parrain de Lesurques, je vais vous faire connaître mes intentions. Je veux, à n'importe quel prix, arriver à faire éclater l'innocence de ce pauvre garçon !... Je comprends vos projets et je m'y intéresse vivement. Nous avons tous intérêt à savoir la vérité sur ces gens-là : ce duc des Roziers, ce marquis de Coudray, la Bréban et Courriol. C'est eux qui tiennent la clef du mystère. Pour arriver à ce but, je dépenserais ma fortune, si c'était nécessaire !... Mais nous n'y arriverons pas, car je suis riche. — Je me joins donc à vous. Si je ne puis rien faire par moi-même, je vous aiderai du moins en vous fournissant les fonds. C'est avec l'argent que l'on vient à bout de tout,

— Ah ! oui, c'est vrai, approuva la Fouine. La clef d'or ouvre toutes les portes.

— Eh bien ! nous la tenons !... Acceptez-vous ?

— Votre concours, citoyen, me sera précieux. Je l'accepte avec plaisir, car j'arriverai plus promptement au but et j'abrégerai d'autant les douleurs du citoyen Lesurques et de sa malheureuse famille.

— Alors c'est entendu. J'ai mes fonds chez moi, ou du moins j'en ai assez pour que vous puissiez marcher largement. — Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je comptais partir pour Douai pour voir la Feuillade ?

— Vous alliez prendre la diligence ?

— Non, citoyen, elle ne part que dans quelques jours. — Je comptais y aller à cheval.

— Vous aviez sans doute trouvé un prétexte pour y entrer et pour y pénétrer?

— Je voulais prier la citoyenne Lesurques d'écrire au gérant, qui y habite, pour lui annoncer qu'une personne se présenterait pour visiter.

— Et cette personne serait vous ?

— C'est cela.

— Nous pouvons faire mieux que cela.

— Voyons.

— Voulez-vous que je vienne avec vous ?... Il m'est facile d'avoir l'autorisation d'y résider aussi longtemps que je le voudrai. En visitant, vous n'auriez peut-être pas bien le temps de vous rendre compte de tout.

— C'est vrai, citoyen, et votre idée est excellente.

— Nous irons donc ensemble. Nous y resterons le temps qu'il nous plaira.

— Mais, fit la Fouine, il serait bon de répandre quand même le bruit que vous devez acheter la Feuillade.

— Ah !... pourquoi ?

— Pour voir ce que feront le marquis de Coudray et son beau-père.

— Oui, c'est vrai !... Nous pouvons même faire mieux. Nous pouvons acheter le domaine.

— Je m'entendrai avec Lesurques. Je lui ferai passer un mot par son avocat.

— Est-ce que vous ne pourriez pas faire cela aujourd'hui même ? questionna la Fouine.

— Parfaitement.

(*A suivre*). MARC MARIO.

LA PUBLICITÉ

Par affiches ou circulaires n'est pas mauvaise ; mais elle dure......

Ce que durent les roses.
L'espace d'un matin......

L'avis, fréquemment rappelé dans des journaux ayant une nombreuse clientèle, est le seul moyen efficace de graver une adresse, un renseignement utile dans l'esprit du public.